

Un petit genre!

Gilles Pellerin, *Nous aurions un petit genre. Publier des nouvelles*, Québec, L'instant même, 1997, 224 p.

Michel Lord

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1997). Compte rendu de [Un petit genre! / Gilles Pellerin, *Nous aurions un petit genre. Publier des nouvelles*, Québec, L'instant même, 1997, 224 p.] *Lettres québécoises*, (87), 55–55.

Un petit genre !

Aborder la problématique de la nouvelle lorsqu'on est soi-même nouvellier (Pellerin préfère l'appellation « nouvelliste ») et éditeur d'abord et avant tout de recueils de nouvelles, voilà qui place son auteur dans une position délicate.

ESSAI
Michel Lord

MAIS GILLES PELLERIN NE JOUE PAS À L'AUTRUCHE — il joue franc-jeu — dans son essai intitulé ironiquement *Nous aurions un petit genre*, qui se compose en fait de vingt-quatre courts essais, dont une dizaine avaient déjà été publiés dans divers ouvrages ou périodiques. Je ne dirais pas que Pellerin livre purement et simplement une défense de la nouvelle ou un réquisitoire en faveur de L'instant même (bien que le discours revienne souvent sur la maison qu'il a fondée), tant le ton est nuancé et varié, et le propos plus large. Car Pellerin laisse parler entre autres ce qui chez lui relève du professeur de littérature, et plus directement de l'humain, dans ses essais pour tout dire très personnels. Si par moments il cherche à définir la nouvelle, c'est avec beaucoup de circonspection. Dans « Les bonnes intentions », il commence son texte par ces mots :

Je m'interromps : j'aimerais poser l'existence de la nouvelle dans sa pureté, dans son autonomie complète face à la réalité [...] Bref, postuler l'existence d'un genre dans l'ordre de sa perfection et le décrire fidèlement.

Puis il enchaîne en disant : « Mais je n'aimerais pas. » (p. 47) À la fin du même texte, il clôt son propos par ces mots : « Habiter une nouvelle est bien difficile. En parler ne me semble guère plus aisé. » (p. 50)

Pour comprendre cette démarche, il faut savoir que l'obsession centrale de Pellerin n'est pas la théorie de la nouvelle, mais précisément la place de la nouvelle dans le monde et le rapport qu'il a lui-même avec le monde et avec la nouvelle.

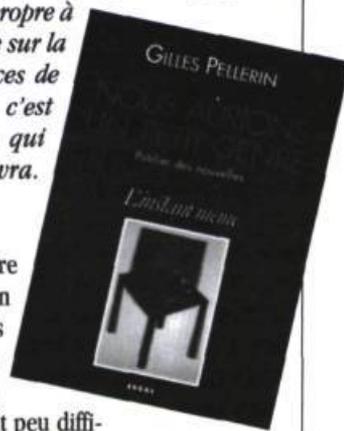
À vrai dire, cet essai se développe dans tous les sens et de manière extrêmement libre. S'ils n'ont absolument rien à voir avec l'étude d'un genre, ils auraient en revanche quelque chose à voir avec la nouvelle elle-même, dont j'ai montré ailleurs que depuis quelques décennies elle se développe comme un petit essai fictif (« D'Antée à Protée. Des glissements de la forme narrative brève au Québec de 1940 à 1990 », dans *La nouvelle québécoise au XX^e siècle*, sous la direction de Michel Lord et d'André Carpentier, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997). L'ouvrage est d'ailleurs construit comme un recueil de courtes nouvelles où l'auteur raconte ses multiples confrontations avec certains faits par trop réels, certaines idées. Pellerin donne finalement en représentation le récit de son combat pour la littérature. Ce n'est sans doute pas pour rien que, dans les dernières pages surtout, s'élève une sorte de cri d'alarme :

Je clos cet essai dans l'alarme : si on n'y prend pas garde, on tuera la littérature en l'assujettissant au goût du jour. On n'assassinera pas Rimbaud ; on ne lui permettra pas d'advenir. La nouvelle, çà et là jugée « trop littéraire » et donc impropre à la consommation, se retrouve sur la ligne de front contre les forces de l'oubli. Abandonnons-la et c'est une part de la littérature qui s'estompera. Le reste suivra. (p. 218)

Pellerin, finalement plus que tout, nous offre quelque chose de l'ordre du pamphlet que son goût de lecteur et d'auteur, mais surtout ses métiers d'éditeur et de professeur au cégep alimentent. Il en a contre un certain esprit populiste qui refuse tout ce qui est un tant soit peu difficile. Il nous révèle que, suivant cette logique, les médias ne l'invitent pas à parler de ses recueils perçus comme élitistes. Cela n'arrange rien ni n'augure rien de bon pour la littérature.

Connaissant par son métier et par ses recherches les chiffres de vente, il sait bien que la nouvelle — contrairement au roman (« Le grand frère ») — est à peine lue, à peine commentée, pour ne pas dire boudée, par la critique ; ayant à enseigner la littérature, il s'aperçoit pourtant qu'elle y est beaucoup plus appréciée qu'on ne le croit.

Un des aspects les plus fascinants de *Nous aurions un petit genre* apparaît lorsque Pellerin révèle les dessous de l'histoire de L'instant même. On y apprend le souci de renouveler les formes de la nouvelle québécoise qui a présidé au travail éditorial, et aussi le souci de s'inscrire dans l'Histoire en évitant la répétition des vieilles formes narratives brèves dans le choix des manuscrits ; plus tard est venu le besoin d'ouverture au monde, d'où les publications d'auteurs du Canada anglais et d'autres pays. C'est donc une chronique, une page de notre histoire littéraire que Pellerin nous offre dans cet essai qui, s'il a des allures parfois un peu débraillées, se lit comme un... roman ou comme un recueil de nouvelles réalistes d'un essayiste percutant qui est aussi l'un des meilleurs « nouvellistes » québécois.



Gilles Pellerin